

La mort du président Kennedy



(A.D.N.P.)
John Fitzgerald Kennedy
vu par Salvador Dali.

Faut-il,

Il était déjà étrange que l'assassinat du trente-cinquième président des Etats-Unis, John F. Kennedy, le 22 novembre 1963 à Dallas (Texas) ait instantanément soulevé dans le monde une émotion extraordinaire. Trois ans après, ce drame continue à passionner les esprits. Les raisons de cet intérêt persistant ont changé. On fut ému d'abord par le destin tragique de cet homme jeune, le plus puissant du monde, apparemment heureux, qui imprimait un nouveau style à l'art de gouverner et qui marquait du sceau de la réflexion abstraite une politique d'ordinaire uniquement pragmatique.

LA COMMISSION WARREN

Aujourd'hui, c'est tout différent. Qu'on l'admette ou non, John Kennedy est oublié. Ce qui maintient en éveil les curiosités, c'est le mystère de sa mort. Ce qui soulève les passions, ce sont les raisons qui font que le mystère n'a jamais été éclairci. Il fut d'abord épaissi dans les jours et les semaines qui suivirent l'assassinat, par une succession de déclarations contradictoires, une débauche de preuves et d'indices plus fantaisistes ou plus troublants les uns que les autres. Puis, dix mois après, un organisme officiel, et très exceptionnel, chargé par le successeur de Kennedy, Lyndon B. Johnson, d'enquêter sur l'assassinat, la commission Warren, prétendit que désormais tout était clair ; aucune des circonstances de la mort de Kennedy ne posait plus de questions.

Par la suite, le travail de la commission apparut si bâclé et si partial, qu'il n'y avait plus seulement un mystère, mais une mystification.

Trois ans après, peu de gens aux Etats-Unis pensent que les faits se sont déroulés tels que les a rapportés la Commission Warren. Deux Américains sur trois n'y croient pas, selon un sondage d'opinion de l'institut Harris effectué le 3 octobre dernier.

Cette semaine encore, la revue « Life » écrit : « L'intérêt national mérite que les dcutes soient résolus clairement. Une nouvelle commission d'enquête devrait être constituée, peut-être à l'initiative du Congrès, dans une atmosphère de patience et d'objectivité scrupuleuses, sans la pression du souci de rassurer un pays commotionné. Elle devrait revoir les preuves (de la Commission Warren) et considérer d'autres preuves que la Commission Warren n'a pas jugées ».

Si le gouvernement décide d'ouvrir une nouvelle enquête, de quels éléments dispose-t-il, dans quelle direction doit-il chercher ?

Il y a d'abord la thèse officielle, celle du rapport de la Commission Warren et les vingt-six volumes de témoignages sur lesquels le rapport est fondé. Puis une série d'ouvrages, critiquant ce travail (1).

L'HISTOIRE OFFICIELLE

D'après le rapport Warren, voici comment les événements se sont produits :

Le 22 novembre 1963, vers 12 h. 30, le président Kennedy en visite à Dallas (Texas) est mortellement atteint par des coups de feu. Le gouverneur du Texas, M. John Connally, assis dans la même voiture devant le président, est également blessé.

Trois coups de feu ont été tirés, car on retrouvera trois douilles dans une pièce du 6^e étage d'un immeuble, le « Texas School book depository », où, d'ailleurs, un témoin a aperçu l'assassin.

La première balle n'a atteint personne et ne fut pas retrouvée. La deuxième balle, au contraire, traversa le cou du président Kennedy puis atteignit le gouverneur Connally. Une troisième balle pénétra dans la nuque du président Kennedy.

Le film d'un cinéaste amateur permettait de reconstituer ainsi les faits.

Moins d'une heure après, un suspect dont le signalement est donné par les voitures de police d'après les indications du témoin qui aperçut la silhouette de l'assassin à la fenêtre du sixième étage (2) est interpellé par un agent, G.D. Tippitt. L'homme sort une arme et abat le policier. Peu de temps plus tard, vers une heure treinte, il est arrêté dans un cinéma et inculpé du meurtre de l'agent Tippitt. Dans la soirée, il est inculpé du meurtre du président Kennedy, ce qu'il nie énergiquement.

Le dimanche 24 novembre, à 11 h. 20, quarante-huit heures après l'assassinat de Kennedy, Lee Harvey Oswald est abattu à bout portant par un singulier personnage, Jack Ruby, « traumatisé » par la mort de son président bien-aimé et qui a voulu faire lui-même justice (3).

En conclusion un fou agissant seul avait assassiné le président des Etats-Unis et un autre fou, agissant seul également, avait à son tour abattu l'assassin.

PEU ASSIDUS

Avant d'examiner quelques-unes des plus contestables (parmi les plus capitales) affirmations du rapport Warren, il est intéressant de savoir comment travailla la commission.

L'étudiant Edward Jay Epstein nous renseigne sur ce point. Préparant une thèse sur le fonctionnement d'une institution exceptionnelle, Epstein choisit la commission Warren. Sa qualité d'universitaire ne lui valut pas les difficultés auxquelles se serait heurté n'importe quel journaliste. Il put s'entretenir ainsi en toute liberté avec cinq des sept « sages » de la commission et neuf de leurs principaux collaborateurs. Ce qu'il apprit sur les conditions dans lesquelles fut menée l'enquête et rédigé le rapport est ahurissant.

Cue le travail fut précipité pour que les résultats soient publiés avant les élections présidentielles du 3 novembre 1964 (le rapport est paru le 28 septembre, il avait même été « commandé » pour le mois de juillet) n'est pas le plus extraordinaire. Mais encore les sept haut-fonctionnaires, membres de la commission, ne quittèrent pas leurs fonctions pendant la durée de l'enquête, si bien qu'ils ne dirigeaient pas les travaux et ne s'en occupaient que d'une manière intermittente. Epstein a très précisément calculé que la moyenne de fréquentation des sept commissionnaires aux interrogatoires était de 45 %. Le record d'abstention est détenu par Richard Russell (sénateur), absent dans 94 % des cas ; le record d'assiduité appartient à Allen Dulles (ancien directeur de la C.I.A.) qui ne fut absent que (?) dans 29 % des cas.

Il est vrai que les membres de la commission ne devaient examiner que les problèmes majeurs. Pour le reste, l'enquête était confiée à six sections, chacune dépendant de deux avocats.

Mais les avocats choisis parmi les plus connus, n'abandonnèrent pas non plus leur métier et, entre chaque partie de l'enquête, chaque interrogatoire, ils reprenaient l'avion pour Los Angeles ou ailleurs.

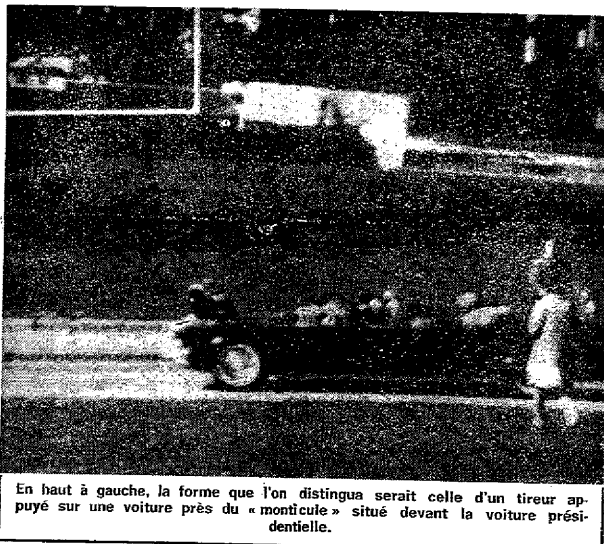
Finalement, le seul organisme qui pouvait s'occuper en permanence de la préparation, du déroulement et de l'orientation de l'enquête, était le F.B.I.

Le F.B.I. pouvait avoir ses intérêts propres en jeu. Par exemple, tout le monde sait que le bruit a couru que Lee Harvey Oswald travaillait pour le F.B.I. Ce point n'a jamais fait l'objet d'aucune recherche. La commission s'est contentée, pour écarter cette éventualité, d'une affirmation de M. Edgar Hoover, qui n'est autre que le directeur du F.B.I.

Epstein ne met pas en doute l'honnêteté des commissaires, mais il accuse les structures de la commission et l'esprit dans lequel elle fut créée.

« Il y avait donc un dualisme dans le propos (de la commission), écrit Epstein. Si le propos explicite était de découvrir et d'exposer les faits, son propos implicite était de protéger l'intérêt national en dissipant les rumeurs. Dans la mesure où les rumeurs nuisibles étaient fausses, les deux propos étaient compatibles. Mais qu'advierait-il si une rumeur nuisible à l'intérêt national était vraie ? Le propos explicite de la commission exigeait que l'information fût exposée sans considération des conséquences, alors que son propos implicite exigeait que la rumeur fût dissipée sans considération du fait qu'elle était vraie. Dans un conflit de cette nature, l'un des propos de la commission devait dominer l'autre. »

Autant que l'on puisse juger aujourd'hui, c'est le deuxième propos, protéger l'intérêt national, qui a triomphé.



En haut à gauche, la forme que l'on distingua serait celle d'un tireur appuyé sur une voiture près du « monticule » situé devant la voiture présidentielle.

Pour cela, la commission a sélectionné ceux des témoignages qui pouvaient rendre crédible la thèse de l'acte isolé et délibérément écarté « comme contraire à ce que l'on savait être la vérité » tous ceux qui pouvaient conduire au doute.

« CONTRAIRE A LA VERITE »

Des exemples ? On les compte par dizaines. Retenons quelques-uns.

D'abord le nombre des coups de feu. De nombreux témoins ont cru entendre quatre, cinq et certains six coups de feu.

L'avocat choisi par la mère d'Oswald pour défendre son fils devant la commission Warren (mais celle-ci ne voulut jamais l'entendre) écrit dans son livre « L'Amérique fait appel » que sur les quatre-vingt-dix personnes ayant témoigné sur l'origine des coups de feu devant les enquêteurs de la commission, cinquante-huit ont déclaré qu'ils avaient été tirés non à partir du Texas School Book Depository qui se trouvait en arrière de la voiture, mais à partir d'un talus situé devant.

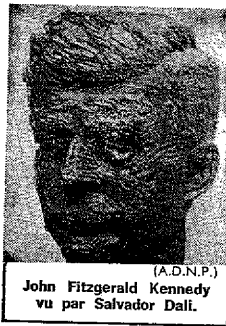
Or, la thèse officielle selon laquelle il n'y eut que trois coups de feu, tous tirés du dépôt de livres scolaires, offre de très graves invraisemblances.

Un cinéaste amateur, M. Abraham Zapruder, avait filmé la scène de l'assassinat, ce qui permit de reconstituer la scène à la seconde près. D'après les images, il apparaît que Connally fut blessé 1,8 seconde plus tard que Kennedy. Or, les expériences menées dans les conditions les plus favorables établissent qu'il fallait au minimum 2,3 secondes pour tirer deux coups consécutifs avec l'arme d'Oswald.

Il est évident que si deux balles avaient été tirées en 1,8 seconde, il fallait deux fusils, donc deux assassins.

Pour ne pas avoir à l'admettre, la commission Warren a dû supposer que la même balle (c'était la deuxième, la première se serait perdue dans la nature) avait traversé le cou de Kennedy puis avait atteint en trois endroits le

La mort du président Kennedy



Faut

Il était déjà étrange que l'assassinat du trente-cinquième président des Etats-Unis, John F. Kennedy, le 22 novembre 1963 à Dallas (Texas) ait instantanément soulevé dans le monde une émotion extraordinaire. Trois ans après, ce drame continue à passionner les esprits. Les raisons de cet intérêt persistant ont changé. On fut ému d'abord par le destin tragique de cet homme jeune, le plus puissant du monde, apparemment heureux, qui imprimait un nouveau style à l'art de gouverner et qui marquait du sceau de la réflexion abstraite une politique d'ordinaire uniquement pragmatique.

LA COMMISSION WARREN

Aujourd'hui, c'est tout différent. Qu'on l'admette ou non, John Kennedy est oublié. Ce qui maintient en éveil les curiosités, c'est le mystère de sa mort. Ce qui soulève les passions, ce sont les raisons qui font que le mystère n'a jamais été éclairci. Il fut d'abord épaissi dans les jours et les semaines qui suivirent l'assassinat, par une succession de déclarations contradictoires, une débauche de preuves et d'indices plus fantaisistes ou plus troublants les uns que les autres. Puis, dix mois après, un organisme officiel, et très exceptionnel, chargé par le successeur de Kennedy, Lyndon B. Johnson, d'enquêter sur l'assassinat, la commission Warren, prétendit que désormais tout était clair : aucune des circonstances de la mort de Kennedy ne posait plus de questions.

Par la suite, le travail de la commission apparut si bâclé et si partial, qu'il n'y avait plus seulement un mystère, mais une mystification.

Trois ans après, peu de gens aux Etats-Unis pensent que les faits se sont déroulés tels que les a rapportés la Commission Warren. Deux Américains sur trois n'y croient pas, selon un sondage d'opinion de l'Institut Harris effectué le 3 octobre dernier.

Cette semaine encore, la revue « Life » écrit : « L'intérêt national mérite que les doutes soient résolus clairement. Une nouvelle commission d'enquête devrait être constituée, peut-être à l'initiative du Congrès, dans une atmosphère de patience et d'objectivité scrupuleuses, sans la pression du souci de rassurer un pays commotionné. Elle devrait revoir les preuves (de la Commission Warren) et considérer d'autres preuves que la Commission Warren n'a pas jugées ».

Si le gouvernement décide d'ouvrir une nouvelle enquête, de quels éléments dispose-t-il, dans quelle direction doit-il chercher ?

Il y a d'abord la thèse officielle, celle du rapport de la Commission Warren et les vingt-six volumes de témoignages sur lesquels le rapport est fondé. Puis une série d'ouvrages, critiquant ce travail (1).

L'HISTOIRE OFFICIELLE

D'après le rapport Warren, voici comment les événements se sont produits :

Le 22 novembre 1963, vers 12 h. 30, le président Kennedy en visite à Dallas (Texas) est mortellement atteint par des coups de feu. Le gouverneur du Texas, M. John Connally, assis dans la même voiture devant le président, est également blessé.

Trois coups de feu ont été tirés, car on retrouvera trois douilles dans une pièce du 6^e étage d'un immeuble, le « Texas School book depository », où, d'ailleurs, un témoin a aperçu l'assassin.

La première balle n'a atteint personne et ne fut pas retrouvée. La deuxième balle, au contraire, traversa le cou du président Kennedy puis atteignit le gouverneur Connally. Une troisième balle pénétra dans la nuque du président Kennedy.

Le film d'un cinéaste amateur permettait de reconstituer ainsi les faits.

Moins d'une heure après, un suspect dont le signalement est donné par les voitures de police d'après les indications du témoin qui aperçut la silhouette de l'assassin à la fenêtre du sixième étage (2) est interpellé par un agent, G.D. Tippitt. L'homme sort une arme et abat le policier. Peu de temps plus tard, vers une heure trente, il est arrêté dans un cinéma et inculpé du meurtre de l'agent Tippitt. Dans la soirée, il est inculpé du meurtre du président Kennedy, ce qu'il nie énergiquement.

Le dimanche 24 novembre, à 11 h. 20, quarante-huit heures après l'assassinat de Kennedy, Lee Harvey Oswald est abattu à bout portant par un singulier personnage, Jack Ruby, « traumatisé » par la mort de son président bien-aimé et qui a voulu faire lui-même justice (3).

En conclusion un fou agissant seul avait assassiné le président des Etats-Unis et un autre fou, agissant seul également, avait à son tour abattu l'assassin.

PEU ASSIDUS

Avant d'examiner quelques-unes des plus contestables (parmi les plus capitales) affirmations du rapport Warren, il est intéressant de savoir comment travailla la commission.

L'étudiant Edward Jay Epstein nous renseigne sur ce point. Préparant une thèse sur le fonctionnement d'une institution exceptionnelle, Epstein choisit la commission Warren. Sa qualité d'universitaire ne lui valut pas les difficultés auxquelles se serait heurté n'importe quel journaliste. Il put s'entretenir ainsi en toute liberté avec cinq des sept « sages » de la commission et neuf de leurs principaux collaborateurs. Ce qu'il apprit sur les conditions dans lesquelles fut menée l'enquête et rédigé le rapport est ahurissant.

Que le travail fut précipité pour que les résultats soient publiés avant les élections présidentielles du 3 novembre 1964 (le rapport est paru le 28 septembre, il avait même été « commandé » pour le mois de juillet) n'est pas le plus extraordinaire. Mais encore les sept haut-fonctionnaires, membres de la commission, ne quittèrent pas leurs fonctions pendant la durée de l'enquête, si bien qu'ils ne dirigeaient pas les travaux et ne s'en occupaient que d'une manière intermittente. Epstein a très précisément calculé que la moyenne de fréquentation des sept commissionnaires aux interrogatoires était de 45 %. Le record d'abstention est détenu par Richard Russell (sénateur), absent dans 94 % des cas ; le record d'assiduité appartient à Allen Dulles (ancien directeur de la C.I.A.) qui ne fut absent que (?) dans 29 % des cas.

Il est vrai que les membres de la commission ne devaient examiner que les problèmes majeurs. Pour le reste, l'enquête était confiée à six sections, chacune dépendant de deux avocats.

Mais les avocats choisis parmi les plus connus, n'abandonnèrent pas non plus leur métier et, entre chaque partie de l'enquête, chaque interrogatoire, ils reprenaient l'avion pour Los Angeles ou ailleurs.

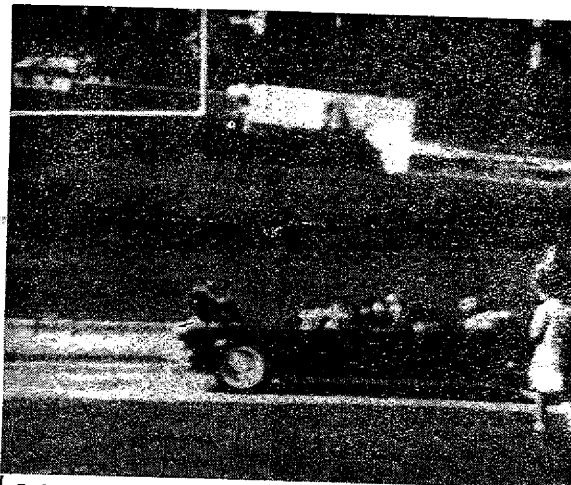
Finalement, le seul organisme qui pouvait s'occuper en permanence de la préparation, du déroulement et de l'orientation de l'enquête, était le F.B.I.

Le F.B.I. pouvait avoir ses intérêts propres en jeu. Par exemple, tout le monde sait que le bruit a couru que Lee Harvey Oswald travaillait pour le F.B.I. Ce point n'a jamais fait l'objet d'aucune recherche. La commission s'est contentée, pour écarter cette éventualité, d'une affirmation de M. Edgar Hoover, qui n'est autre que le directeur du F.B.I.

Epstein ne met pas en doute l'honnêteté des commissaires, mais il accuse les structures de la commission et l'esprit dans lequel elle fut créée.

« Il y avait donc un dualisme dans le propos (de la commission), écrit Epstein. Si le propos explicite était de découvrir et d'exposer les faits, son propos implicite était de protéger l'intérêt national en dissipant les rumeurs. Dans la mesure où les rumeurs nuisibles étaient fausses, les deux propos étaient compatibles. Mais qu'advendrait-il si une rumeur nuisible à l'intérêt national était vraie ? Le propos explicite de la commission exigeait que l'information fût exposée sans considération des conséquences, alors que son propos implicite exigeait que la rumeur fût dissipée sans considération du fait qu'elle était vraie. Dans un conflit de cette nature, l'un des propos de la commission devait dominer l'autre. »

Autant que l'on puisse juger aujourd'hui, c'est le deuxième propos, protéger l'intérêt national, qui a triomphé.



En haut à gauche, la forme que l'on distinguerait serait celle d'un tireur appuyé sur une voiture près du « monticule » situé devant la voiture présidentielle.

OUI OU NON, ROUVRIRE LE DOSSIER ?

Trois ans après l'assassinat du président Kennedy, la lumière n'est pas faite. Le rapport Warren devait dissiper les rumeurs de complot. Il n'a fait qu'épaissir le mystère.

gouverneur Connally. La troisième balle aurait atteint Kennedy à la nuque.

L'hypothèse de la balle unique frappant deux personnes a plusieurs raisons d'être mise en doute.

Tout d'abord, le gouverneur Connally a toujours affirmé (et encore cette semaine à la revue « Life ») qu'il était certain d'avoir entendu une première balle (qui devait avoir atteint sa cible la vitesse de la balle étant supérieure à celle du son), et de s'être retourné vers le président avant de se sentir lui-même touché. Il estime impossible qu'il ait pu faire ce mouvement si la même balle avait blessé les deux hommes.

Deuxième fait : cette balle qui aurait fait tant de travail fut retrouvée presque intacte alors que les balles tirées par la suite avec la carabine d'Oswald sur des mannequins étaient nettement déformées, comme il est normal. De plus on ne sait sur lequel des deux charlots qui transportaient les deux blessés fut retrouvée cette balle qui aurait pu être déposée par n'importe qui.

La question de la trajectoire est encore plus importante.

DEUX RAPPORTS CONTRADICTOIRES

Les chirurgiens qui avaient opéré Kennedy les premiers à l'hôpital Parkland de Dallas avaient tous pris la blessure à la gorge pour l'orifice d'entrée. A la suite de diverses pressions, ils admettent de se rétracter.

Cependant le rapport d'autopsie publié par la Commission Warren est tout de même en totale contradiction avec les rapports établis par le F.B.I., d'après l'autopsie pratiquée par les chirurgiens de l'hôpital de Bethesda (Maryland).

Le rapport d'autopsie de la Commission Warren parle d'une balle entrée dans la nuque et « ressortie par la face antérieure du cou », mais les deux rapports du F.B.I. établissent que la balle est entrée « juste sous l'épaule, à la droite de la colonne vertébra-

le », et « qu'il n'existe pas de sortie et que la balle n'a pas été retrouvée ».

Les deux thèses sont incompatibles. Le seul moyen sûr d'établir la vérité aurait été de publier les radiographies. Mais cela n'a pas été fait. Les seuls documents offerts aux membres de la Commission sont des croquis.

Toutefois, il reste des éléments d'appréciation tangibles, ce sont les vêtements du président.

Ceux-ci semblent accréditer la version du F.B.I., à savoir que la balle serait entrée sous l'épaule, puisque les trous dans le veston et la chemise se trouvent à 14 cm, au-dessous du col. Pour ne pas en tenir compte, il faudrait supposer que le col du veston et de la chemise était remonté jusqu'aux oreilles du président.

La théorie de la balle unique repose sur une certaine trajectoire qui, apparemment, n'est pas possible.

Des quantités d'autres détails, à côté de cela, semblent de moindre importance. Oswald n'était pas un bon tireur. La carabine était vieille (1940) et imprécise. Aucun tireur n'a pu renouveler l'exploit dans le même temps, en visant pourtant une cible fixe et après correction du système de visée de la vieille carabine. Il n'a jamais été possible de savoir où Oswald avait acquis les cartouches portant très particulièrement de son Mannlicher-Carcano (qu'il avait acheté non chargé).

On sait qu'Oswald se rendit d'Irving (où vivait sa femme) à Dallas le matin du 22 novembre en emportant un sac en papier que l'on supposa par la suite contenir l'arme du crime. Des témoins ont vu ce sac : Wesley Frazier qui conduisit Oswald au dépôt de livres scolaires en voiture, et sa sœur.

Un sac a été retrouvé dans la pièce où se tenait Oswald. Mais les deux descriptions ne concordent pas et particulièrement sur la question de la longueur. Le sac trouvé dans le dépôt mesurait 96,5 cm. Et le sac, vu le matin entre les mains d'Oswald d'après la place qu'il occupait dans la voiture, d'après la façon dont Oswald le tenait

— à bout de bras, sans qu'il touche terre, ou bien dans le creux de la main et montant jusqu'à l'aisselle — ce sac ne pouvait dépasser 70 cm. La Commission, malgré toutes les affirmations de Frazier et de sa sœur, estima qu'ils se trompaient, pour la bonne raison qu'un sac de 70 cm ne pouvait pas contenir, même démontée, la carabine dont la pièce la plus longue mesurait 88,4 cm.

Les détails de ce genre pullulent. Mais que dire du fait que le signalement diffusé peu après le crime par la police de Dallas, assez précis pour aboutir à l'interpellation presque immédiate d'un suspect (qui sera le bon) était seulement fondé sur la description d'une silhouette dissimulée derrière un carton à une fenêtre d'un 5^e étage (2) et aperçue dans la rue par un myope. Car c'est exact : Howard L. Brennan qui est à l'origine de l'arrestation était myope. Et il a tellement bien vu Oswald qu'il était incapable de le reconnaître le soir même au milieu d'un line-up.

Le très massif rapport Warren aurait voulu apporter les preuves irréfutables de la seule culpabilité d'Oswald. En fait, il n'ose pas employer l'adjectif. Il se propose alors plus modestement d'offrir une version plausible des événements, en éliminant tout ce qui contredit son hypothèse de départ. Il ne parvient, finalement, qu'à accumuler les invraisemblances.

S'il n'y a pas eu complot, tous les faits relatifs à l'assassinat de Kennedy sont invraisemblables. Que tous le soient, ce n'est pas possible. Et nous n'avons rien dit du mystère du meurtre de l'agent Tippit, ni de la mort d'Oswald lui-même, ni de beaucoup d'autres faits.

UN DEUXIEME OSWALD

Mais il existe, de plus, d'autres éléments, qui sont même, pour certains, contenus dans les vingt-six volumes annexés de la Commission qui indiquent clairement la probabilité du complot.

C'est la thèse du « deuxième Oswald » publiée, en France, par Richard H. Popkin dans le « Nouvel Observateur » (4).

En effet, d'après les témoignages recueillis par la Commission, il apparaît qu'un homme portant le nom d'Oswald et correspondant au signalement connu s'est manifesté dans des lieux où le vrai Oswald ne pouvait pas être puisque la même enquête a établi qu'à telle date il était ailleurs. Ou encore il commettait des actions dont Oswald était incapable : par exemple, conduire une voiture.

Lors du séjour du vrai Oswald au Mexique en septembre, un certain Lee Harvey Oswald est remarqué à Austin et à Dallas.

Le 4 octobre 1963, alors qu'il est certain que Oswald se trouve à Dallas, un autre Oswald est reçu par le directeur de la station de Radio de Kpoy à Alice (Texas). En novembre, l'ubiquité d'Oswald se manifeste partout. Un certain Oswald se rend chez un armurier d'Irving pour faire percer trois trous sur sa carabine pour l'installation d'une lunette de visée. (La carabine d'Oswald n'en possédait que deux qui ont été percés avant qu'il l'achète). Puis il se rend fréquemment au stand de tir, où il se fait remarquer autant qu'il peut en visant les cibles des autres. Puis c'est un petit scandale dans un restaurant. Ce sont des

démarches plus ou moins bizarres, etc.

Tous ces témoignages ont été consignés par la Commission, mais rejetés et attribués à des « erreurs de personne ». Les « erreurs » cependant sont beaucoup trop nombreuses.

LA DISPARITION DES TEMOINS

Il reste encore une série de faits insolites, qui, eux, ne pouvaient pas être notés dans le rapport, car ils se sont produits après sa publication. C'est la disparition étrange de quatorze témoins.

Un journaliste inconnu des environs de Dallas, M. Penn Jans, le premier, a révélé cette série noire que d'autres enquêteurs ont confirmée depuis. Les morts sont très variées : accidents d'auto, meurtres sans motifs, accidents de tir, « suicides », crises cardiaques, etc.

A première vue, rien d'étonnant dans la ville de la violence. Excepté le fait que ces gens étaient des témoins originaux :

Le journaliste, Bill Hunter qui avait interviewé après la mort d'Oswald, George Senator, l'ami de Ruby dont il partageait l'appartement. Il fut tué cinq mois plus tard dans un commissariat de police de Long Beach (Californie) par un policier maladroit qui jouait avec son revolver. Le second journaliste fut tué encore cinq mois plus tard dans son appartement par un judoka qui l'expédia d'une manchette à la gorge. Pas de raison connue à ce crime.

Le chauffeur de taxi, William Whaley, qui conduisit Oswald du quartier du « Texas School book depository » aux abords de son domicile, est mort dans un accident de voiture en décembre 1965.

Le journaliste qui eut le privilège d'interviewer Ruby dans sa cellule, est morte en novembre 1965 chez elle. Elle aurait absorbé trop de somnifères.

Un témoin du meurtre de l'agent Tippit, Warren Reynolds, fut assassiné d'une balle dans la tête, alors que le F.B.I. s'intéressait à lui. Un homme fut arrêté, Darrel W. Garner, mais réussit à fournir un alibi grâce à une strip-teaseuse de chez Ruby : Nancy Jane Mooney. Celle-ci fut arrêtée quelques jours plus tard pour un autre motif. Deux heures après son entrée en prison on la découvrit pendue.

Quatorze témoins des plus importants sont ainsi disparus. Cela ne facilitera pas la recherche de la vérité, si les Etats-Unis acceptent un jour de rouvrir le dossier. Le mystère de la mort du président Kennedy pourrait, en cas contraire, n'être jamais résolu et les assassins jamais punis.

Etait-ce bien ce que signifiait, pour la Commission Warren « sauvegarder l'intérêt national » ?

Jean-Paul LE GOFF.

(1) Citons parmi les plus importants ouvrages parus à ce sujet :

a) L'attentat Oswald, par Léo Sauvage, Editions de Minuit.

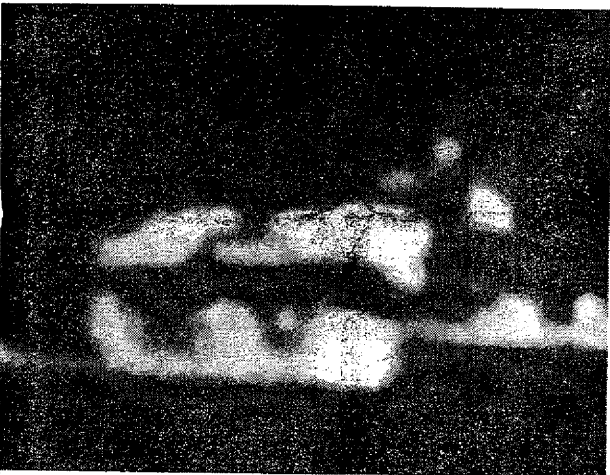
b) Le rapport Epstein, par Edward Gay Epstein, Robert Lifson.

c) L'Amérique fait appel, par Mark Lane, et paraît incessamment chez Arthoud.

(2) Le cinquième d'après la façon française de les compter.

(3) Jack Ruby, dont nous n'évoquons pas le cas, fut condamné à mort le 14 mars 1964. Le 5 octobre 1966, la Cour d'appel du Texas cassa le jugement en arguant du fait que le sénateur reposait sur un témoignage juridiquement sans valeur. Celui d'un policier devant qui Ruby aurait reconnu la préméditation. Mais en l'absence d'un avocat, ce témoignage ne pouvait être contrôlé, devait être considéré comme nul.

(4) N° 93 et 94.



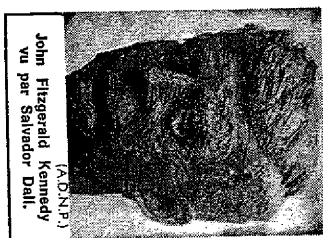
(U.P.)

Ce cliché est un agrandissement. La publication récente de ces photos par la revue « Esquire » a renforcé la thèse de deux assassins.

Feb 20

79

La mort du président Kennedy



John Fitzgerald Kennedy
vu par Salvador Dali.

Il était déjà étrange que l'assassinat du trente-cinquième président des Etats-Unis, John F. Kennedy, le 22 novembre 1963 à Dallas (Texas) ait instantanément soulevé dans le monde une émotion extraordinaire. Trois ans après, ce drame continue à passionner les esprits. Les raisons de cet intérêt persistant ont changé. On fut ému d'abord par le destin tragique de cet homme jeune, le plus puissant du monde, apparemment heureux, qui imprimait un nouveau style à l'art de gouverner et qui marquait du sceau de la réflexion étroite une politique d'ordinaire uniquement pragmatique.

LA COMMISSION WARREN

Aujourd'hui, c'est tout différent. On n'admire ou non, John Kennedy est oublié. Ce qui maintient en éveil les curiosités, c'est le mystère de sa mort. Ce qui souève les passions, ce sont les raisons qui font que le mystère n'a jamais été éclairci. Il fut d'abord ébauché dans les jours et les semaines qui suivirent l'assassinat, par une succession de déclarations contradictoires, une débâcle de preuves et d'indices plus fantaisistes ou plus troublants les uns que les autres. Puis, dix mois après, un organisme officiel, et très exceptionnel, chargé par le successeur de Kennedy, Lyndon B. Johnson, d'enquêter sur l'assassinat, la commission Warren, prétendit que des connaissances de la mort de Kennedy ne posait plus de questions. Par la suite, le travail de la com-

Trois coups de feu ont été tirés, car on retrouvera trois douilles dans une pièce du 6^e étage d'un immeuble, le « Texas School book depository », où, d'ailleurs, un témoin a aperçu l'assassin.

La première balle n'a atteint personne et ne fut pas retrouvée. La deuxième balle, au contraire, traversa le cou du président Kennedy puis atteignit le gouverneur Connally. Une troisième balle pénétra dans la nuque du président Kennedy.

Le film d'un cinéaste amateur permettait de reconstituer ainsi les faits. Moins d'une heure après, un suspect dont le signalement est donné par les voitures de police d'après les indications du témoin qui aperçut la silhouette de l'assassin, a été arrêté au sixième étage (2) est l'interpellé par un agent, G.D. Tippitt. L'homme sort une arme et abat le policier. Peu de temps plus tard, vers une heure trente, il est arrêté dans un cinéma et inculpé du meurtre de l'agent Tippitt. Dans la soirée, il est inculpé du meurtre du président Kennedy, ce qui il nie énergiquement.

Le dimanche 24 novembre, à 11 h. 20, quarante-huit heures après l'assassinat de Kennedy, Lee Harvey Oswald est abattu à bout portant par un singulier personnage, Jack Ruby, « traumatisé » par la mort de son président bien-aimé et qui a voulu faire lui-même justice (3).

En conclusion un fou agissant seul avait assassiné le président des Etats-Unis et un autre fou, agissant seul également, avait à son tour abattu

Il est vrai que les membres de la commission ne devaient examiner que les problèmes majeurs. Pour le reste, l'enquête était confiée à six avocats, chacun dépendant de deux avocats. Mais les avocats choisirent parmi les plus connus, n'abandonnèrent pas non plus leur métier et, entre chaque partie de l'enquête, chaque interrogatoire, ils reprérent l'avion pour Los Angeles ou ailleurs.

Finalement, le seul organisme qui pouvait s'occuper en permanence de la préparation, du déroulement et de la formulation de l'enquête, était le F.B.I.

Le F.B.I. pouvait avoir ses intérêts propres en jeu. Par exemple, tout le monde sait que le bruit a couru que Lee Harvey Oswald travaillait pour le F.B.I. Ce point n'a jamais fait l'objet d'aucune recherche. La commission s'est contentée, pour écarter cette éventualité, d'une affirmation de M. Edgar Hoover, qui n'est autre que le directeur du F.B.I.

Epstein ne met pas en doute l'honnêteté des commissaires, mais il accuse les structures de la commission et l'esprit dans lequel elle fut créée.

« Il y avait donc un dualisme dans le propos (de la commission), écrit Epstein. Si le propos explicite était de découvrir et d'exposer les faits, son propos implicite était de protéger l'intérêt national, en dissimulant les rumeurs. Dans la mesure où les rumeurs nuisibles étaient fausses, les deux propos étaient compatibles. Mais indépendamment, si une rumeur nuisible à l'intérêt national était vraie ? Le propos explicite de la commission

Faut-il,

Pour cela, la commission a sélectionné ceux des témoignages qui pouvaient rendre crédible la thèse de l'acte isolé et délibérément écarté « comme contraire à ce que l'on savait être la vérité » tous ceux qui pouvaient conduire au doute.

« CONTRAIRE » A LA VERITE »

Des exemples ? On les compte par dizaines. Retenons quelques-uns. D'abord le nombre des coups de feu. De nombreux témoins ont cru entendre quatre, cinq et certains six coups de feu.

L'avocat choisi par la mère d'Oswald pour défendre son fils devant la commission Warren (mais celle-ci ne voulut jamais l'entendre) écrit dans son livre « L'Amérique fait appel » que sur les quatre-vingt-dix personnes ayant témoigné sur l'origine des coups de feu devant les enquêteurs de la commission, cinquante-huit ont déclaré qu'ils avaient été tirés non à partir du Texas School Book Depository qui se trouvait en arrière de la voiture, mais à partir d'un talus situé devant. Or, la thèse officielle selon laquelle il n'y eut que trois coups de feu, tous tirés du dépôt de livres scolaires, offre de très graves incohérences. Une chéresse amateur, M. Abraham Zepuder, avait filmé la scène de l'assassinat, ce qui permit de reconstituer la scène à la seconde près. Dès lors les images, il apparaît que Connally fut blessé 1,8 seconde plus tard que Kennedy. Or, les expériences menées dans les conditions les plus favorables établissent qu'il fallait au minimum